

Cahiers Fablijes

ISSN : 2999-9154

Publisher : Université Lumière Lyon 2

2 | 2024

Littérature de jeunesse et éducation des filles au dix-neuvième siècle

Introduction

Isabelle Guillaume

 <https://publications-prairial.fr/fablijes/index.php?id=319>

Electronic reference

Isabelle Guillaume, « Introduction », *Cahiers Fablijes* [Online], 2 | 2024, Online since 02 décembre 2024, connection on 04 décembre 2024. URL : <https://publications-prairial.fr/fablijes/index.php?id=319>

Copyright

CC BY 4.0



Introduction

Isabelle Guillaume

TEXT

- 1 Ce dossier est composé de contributions au séminaire « Littérature de jeunesse et éducation des filles au XIX^e siècle » animé en 2021 et en 2022 par Amélie Caldérone et Marion Mas et d'articles qui complètent celles-ci dans une perspective plus internationale. Le XIX^e siècle a été celui de l'essor des publications destinées aux jeunes lecteurs. Les contributions offrent différents aperçus sur la diversité des supports et des formes de ces publications. Certaines explorent des succès de la presse enfantine, comme *L'Ami des enfants* et le *Journal des demoiselles*. Le premier de ces deux titres est un mensuel de vingt-quatre numéros publiés de 1782 à 1783 par Arnaud Berquin qui a prolongé cette revue composée d'historiettes en faisant paraître les livraisons de *L'Ami des adolescents* entre 1784 et 1785. Cette publication inspirée par la lecture du périodique allemand *Der Kinderfreund* a été traduite en anglais et diffusée dans l'Europe entière et aux États-Unis¹. *L'Ami des enfants* a été lu dans diverses versions tout au long du XIX^e siècle. Repris en volume, il a aussi été remanié sous la forme d'« éditions anthologiques [qui] coupent, regroupent et récupèrent dialogues, historiettes et saynètes selon l'âge et le sexe du public visé suivant l'utilisation prévue (manuels de morale religieux ou laïcisés, de lecture pour les écoles ou de livres domestiques)² ». Par-delà les « berquinades » très présentes dans les livres de prix diffusés par les éditeurs catholiques, la revue d'Arnaud Berquin a également influencé de manière durable le roman pour la jeunesse qui « s'invente³ » au XIX^e siècle en l'invitant à explorer « la banalité du quotidien, au travers d'un goût pour la conversation⁴ », comme le feront, par exemple, à partir de 1857, la comtesse de Ségur et d'autres romancières de la « Bibliothèque rose illustrée » de Hachette. Le *Journal des demoiselles*, quant à lui, est, avec le *Journal des enfants* et le *Journal des jeunes personnes*, l'un des plus célèbres et des plus pérennes parmi les nombreux périodiques édités au début de la monarchie de Juillet. Découvrant « le parti qu'elle peut tirer d'un jeune et vaste public, fortuné et avide

de connaissances⁵ », une « génération montante d'écrivains, de journalistes et de pédagogues liés au mouvement romantique⁶ » a participé, au début des années 1830, à la création de près d'une soixantaine de périodiques traitant « de morale, de religion, de littérature classique, mais aussi de théâtre contemporain, du mouvement romantique dans les lettres, les arts, la musique, de modes, de sciences, de géographie, et surtout d'Histoire, présentée de façon moderne, avec ses nouvelles sciences annexes, l'archéologie, la paléographie et la paléontologie⁷ ».

- 2 Des articles de ce deuxième numéro des *Cahiers Fablijes* portent sur d'autres formes de publications qui, à l'image de cette presse didactique des années 1830, transmettent des savoirs à leurs jeunes lecteurs. Parmi ces publications figure le livre de lecture courante. Ce type de manuel scolaire raconte les aventures et les apprentissages d'un ou plusieurs personnages pour accompagner les élèves dans le perfectionnement de la lecture tout en dispensant des connaissances et en transmettant des valeurs. Le premier succès du genre date de 1818⁸. Publié par Laurent de Jussieu sous le titre *Simon de Nantua ou le Marchand forain*, il retrace le voyage fictif du narrateur et du personnage éponyme sur les routes de la France depuis la petite ville de Nantua, dans l'Ain, jusqu'à Rennes. Les succès de librairie que représentent les livres de lecture courante se comprennent dans le contexte économique du marché des ouvrages scolaires qui est en expansion tout au long du siècle grâce à la progression de l'école élémentaire. Signé G. Bruno et publié peu avant les grandes lois scolaires dont Jules Ferry a été le promoteur, *Le Tour de la France par deux enfants* a été un best-seller de l'école républicaine vendu à six millions d'exemplaires entre 1877, l'année de sa première édition, et 1901⁹. Pour Isabelle Nières-Chevrel, le fil directeur du déplacement qui structure les livres de lecture courante invitant les élèves « à faire le tour de la nation¹⁰ » à l'instar de ceux de Laurent de Jussieu en 1818 et de G. Bruno en 1877, est hérité des *Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse*. Ce récit écrit en 1699 par Fénelon pour l'éducation du dauphin constitue l'un des « grands modèles littéraires sur lesquels va se construire le roman pour la jeunesse au dix-neuvième siècle¹¹ ». Pour Francis Marcoin et Michel Manson, 1818 a marqué une date dans cette construction avec la parution de la « première robinsonnade française et romanesque à succès¹² » : *Le Robinson de douze ans* de

Jeanne-Sylvie Mallès de Beaulieu qui sera réédité sans interruption tout au long du siècle¹³. Une partie des contributions du dossier porte sur ce genre qui, sous les formes du roman du quotidien et du roman d'aventures, connaît un âge d'or en Angleterre, en France et aux États-Unis dans la seconde partie du XIX^e siècle.

- 3 Le lien noué entre la littérature de jeunesse, secteur en plein essor au XIX^e siècle, et l'éducation des filles recouvre trois formes. D'une part, les publications pour la jeunesse offrent des témoignages sur les types d'éducation offerts aux filles de leur temps. L'enseignement au XIX^e siècle est organisé selon une double séparation, entre classes sociales et entre sexes. L'instruction primaire est destinée aux classes populaires. Les grandes étapes de sa progression au cours du siècle sont, pour les garçons, la loi dite Guizot de 1833, pour les filles, l'ordonnance Pelet de 1836 puis la loi Falloux de 1850, et, pour tous, les lois dites Ferry de 1881 et 1882. L'enseignement secondaire dont le public est composé des enfants des classes aisées diffère selon les sexes. Les garçons peuvent préparer le baccalauréat, qui leur ouvre l'accès aux grandes écoles et à l'Université, dans des collèges et des lycées, publics ou privés, qui leur sont réservés. L'enseignement secondaire des jeunes filles, quant à lui, est d'autant plus divers qu'il est peu encadré par l'État avant la circulaire Duruy de 1867, puis la loi de 1880 dite Camille Sée, du nom de son promoteur. À l'intention des jeunes filles de quatorze à dix-huit ans, la circulaire de Victor Duruy définit un cycle d'étude de trois ou quatre années, composé de cours assurés par des enseignants masculins. Le programme de ces cours s'inspire de l'enseignement secondaire spécial des garçons. Mais, par contraste avec celui-ci, les cours n'offrent pas de diplôme et, à la différence des collèges et des lycées publics, ni leurs locaux ni leurs professeurs ne sont financés par l'État. « Entre 1867 et 1870, environ soixante cours ouvrent à travers la France, un grand nombre d'entre eux connaissant cependant un échec au bout de moins d'un an, tandis qu'en 1870, la guerre franco-prussienne met fin à cette expérience réformatrice libérale. En 1878, ne survivent que dix cours¹⁴ », indique Rebecca Rogers. Deux ans plus tard, en 1880, le vote de la loi Camille Sée engage l'État à financer des établissements secondaires réservés aux filles. Ces établissements ne préparent pas au baccalauréat mais ils offrent à leurs élèves un cycle d'études de trois ou de cinq ans dont le programme comprend notamment un enseignement moral, l'étude

de la langue française, d'une langue vivante, des littératures anciennes et modernes tout en excluant les humanités (grec, latin et philosophie).

- 4 Vu le caractère tardif de la loi Sée, si certaines des sœurs des collégiens et des lycéens du XIX^e siècle ont fréquenté les « salles de classe » sans rester cantonnées au « salon¹⁵ » et à l'enseignement de leurs mères ou de leurs gouvernantes, c'est en tant qu'élèves d'établissements privés, de pensionnats religieux ou laïcs. Entre 1800 et 1830, ces institutions offrent :

un tronc commun comprenant l'écriture, la lecture, l'arithmétique, la littérature française, l'histoire et la géographie. Y figure également la mythologie, ainsi qu'une instruction élémentaire en sciences. Toutes accordent une place importante aux arts d'agrément – dessin, musique et danse – en plus de la couture, illustrant la tension constante entre une éducation qui vise à former de bonnes maîtresses de maison et un programme dont la véritable ambition serait de produire des femmes cultivées à l'aise en société¹⁶.

Le nombre de ces établissements, que ceux-ci soient dirigés par des maîtresses laïques ou par des congrégations religieuses, se multiplie sous la monarchie de Juillet puis sous le Second Empire. Alors qu'un décret de décembre 1853 les rattache aux contrôles des écoles primaires, leurs programmes les distinguent de celles-ci. Rebecca Rogers les décrit ainsi :

Dès le Second Empire, les pensionnats s'adressant à la bourgeoisie offrent une gamme relativement établie de cours qui ressemblent par bien des aspects au programme d'enseignement moderne en vigueur dans l'enseignement secondaire masculin, mettant l'accent sur l'histoire, la géographie, la littérature et les langues vivantes. Les programmes d'études des différents établissements témoignent d'un large consensus autour de l'idée qu'une demoiselle bien éduquée devrait être familière avec les lettres, avoir des notions de sciences naturelles, être capable de converser dans d'autres langues, savoir manier le fil et l'aiguille, et posséder un certain nombre de talents¹⁷.

- 5 Certains des textes pour la jeunesse étudiés dans ce dossier offrent des aperçus sur les établissements qui dispensent des enseignements aux filles de leur temps. Dans *Le Troisième Livre de lecture à l'usage*

des jeunes filles, un succès de l'édition scolaire édité et réédité par Larousse de 1891 à 1922, Clarisse Juranville et Pauline Berger font référence aux maisons d'éducation de la Légion d'honneur, qui datent du Premier Empire et qui offrent le premier exemple d'internats pour les jeunes filles financés par l'État, en rendant hommage à Jeanne Campan, directrice « de la maison d'Écouen, où étaient élevées les orphelines des officiers de la Légion d'honneur¹⁸ ». Elles saluent aussi le succès des cours professionnels créés par la saint-simonienne Élisabeth Lemonnier, ce « legs majeur de 1848 en matière d'éducation¹⁹ » qui « ouvre la voie à une prise en considération des femmes comme agents économiques individuels²⁰ ». D'après le bilan dressé au début des années 1890 par ce « couple d'auteurs à la Erckmann-Chatrian²¹ », les élèves des « six écoles professionnelles Élisabeth Lemonnier, qui comptent six cents élèves et rendent d'incalculables services²² », peuvent en « sortir aptes au commerce, ou bien couturières, brodeuses, fleuristes²³ ».

- 6 En délivrant à ses lectrices les informations promises dans son long sous-titre, en assurant la transmission d'un « panthéon d'un tour de la France féminin²⁴ », le livre de lecture courante de Clarisse Juranville et Pauline Berger illustre le deuxième lien tissé entre la littérature de jeunesse et l'éducation des filles. Textes et images contribuent à la formation de leurs lectrices, qu'ils délivrent des leçons de morale et de comportement social, comme c'est le cas dans les pièces qu'Adélaïde-Esther-Charlotte Dabillon de Savignac, Henri Burat de Gurgy et Narcisse Fournier publient dans les années 1830 dans le *Journal des demoiselles*, ou qu'ils enseignent des connaissances à la manière des récits de science qui comblent les lacunes des programmes jusqu'en 1882 puis qui accompagnent les évolutions de la « leçon de choses ». Conçue à partir des années 1860 comme « une méthode pédagogique générale, coextensive à l'ensemble des contenus d'enseignement²⁵ », celle-ci devient leçon de sciences avec l'introduction d'un enseignement obligatoire des sciences physiques et naturelles à l'école primaire par la loi du 28 mars 1882. Le récit de science constitue un type de livre didactique qui met en œuvre les dispositifs de la vulgarisation en faisant de certains de ses personnages des pédagogues délivrant leurs savoirs par le biais de citations d'ouvrages et de manuels, d'exposés, de conversations et de dialogues. Daniel Raichvarg a

distingué cinq groupes parmi leurs auteurs : les publicistes ; les littérateurs comme Zulma Carraud qui publie en 1864 *Les Métamorphoses d'une goutte d'eau* dans la « Bibliothèque rose illustrée » ou Émile Desbeaux, l'auteur d'une série éditée par Paul Ducrocq entre 1879 et 1886²⁶ ; les pédagogues comme Charles Delon ou Marie Pape-Carpentier qui signe *Histoire du blé* chez Hachette en 1873 ; ceux qu'il nomme les « incertains²⁷ », à l'image de Paul Gouzy, polytechnicien qui fait paraître chez Hetzel en 1888 *Promenade d'une fillette autour d'un laboratoire* et, enfin, les scientifiques comme Louis Figuier²⁸. En plus de transmettre des connaissances, les récits de science peuvent contenir, implicitement ou explicitement, une critique des programmes de leur temps et des propositions de réforme, à l'image du livre *Les Jeudis de M. Dulaurier* ou de la série d'Émile Desbeaux. Le journaliste agricole Victor Borie a publié le premier titre en 1865 pour remédier à « l'absence d'un enseignement scientifique en milieu rural²⁹ ». C'est ainsi qu'il met en scène un instituteur qui « emmène ses élèves en promenade scientifique à travers champs, mais les jours sans école (les jeudis à l'époque) puisqu'il n'est pas autorisé à enseigner les sciences les jours de classe³⁰ ».

7 Plusieurs volumes de la série d'Émile Desbeaux commencent par dresser un état des lieux de l'instruction de leurs personnages. La fillette éponyme de *La Maison de M^{lle} Nicolle* connaît de nombreuses dates et figures historiques mais elle ignore « avec quoi est fait ce simple et si utile petit morceau de sucre³¹ » qu'elle mange tous les jours. Ce déséquilibre entre les disciplines n'est pas réservé aux personnages féminins de la série de Desbeaux. Dans *Le Jardin de M^{lle} Jeanne*, Georges, le futur beau-frère de la jeune héroïne, a beau avoir reçu l'éducation « d'un homme du monde³² », il ne sait pas ce qu'est un lombric et croit, à tort, que les crapauds sont nuisibles. Interrogé sur le nom scientifique des vers luisants, il se trompe d'espèce en citant des vers d'Alexandre Dumas : « Parmi les cheveux noirs, le diamant reluit / Comme la luciole illuminant la nuit³³ ». Le jeune ignorant jette lui-même une suspicion sur le système scolaire qui lui a décerné des lauriers : « je vois bien que toute mon éducation est à refaire³⁴ ».

8 Tel est le troisième lien de l'éducation des filles et de la littérature pour la jeunesse. Celle-ci peut adopter un angle critique à l'égard des

programmes et de la pédagogie de son temps et offrir des propositions dans ces domaines. Ces propositions ne sont pas univoques. L'un des points traités de manière ambiguë dans les livres pour la jeunesse est celui de l'objectif de l'éducation des filles de la bourgeoisie et de l'intérêt pour celles-ci d'acquérir des compétences leur permettant d'exercer un métier ou une activité rémunérée. Placer l'éducation des filles dans la perspective exclusive d'un horizon d'épouse et de mère³⁵ est un fil rouge qui traverse le siècle et se retrouve à l'œuvre, à la fin de celui-ci, dans la loi Sée et dans sa création d'un cursus qui ne délivre pas de diplôme. Le consensus n'est pourtant pas total à l'intérieur de la société du XIX^e siècle consciente du risque du déclassement et de la menace pour une jeune bourgeoise comme pour une aristocrate de devenir une femme pauvre obligée de subvenir à ses besoins, voire à ceux de sa famille. Françoise Thérèse Antoinette Le Groing de la Maisonneuve en témoigne dès 1799 en concluant son *Essai sur le genre d'instruction qui paraît le plus analogue à la destination des femmes* par une réflexion sur la manière de préparer les jeunes filles à un « grand désastre de fortune³⁶ ». Cette réflexion peut être largement partagée par les contemporains de l'essayiste vu l'instabilité sociale et financière suscitée par la Révolution française et les exemples de « désastres » fournis par celle-ci. La suite du siècle offre des témoignages qui prolongent, à leur manière, celui du livre d'Antoinette Le Groing de la Maisonneuve. Par exemple, entre 1850 et 1880, les élèves des pensionnats laïques ou religieux sont nombreuses à se présenter aux examens qui délivrent les brevets permettant d'exercer le métier d'enseignante dans le primaire et le secondaire³⁷. Les livres pour la jeunesse ont donné un large écho à cette inquiétude du déclassement et à l'intérêt d'adapter l'éducation des filles à cette menace. Rebecca Rogers commente ainsi les historiettes et les pièces de théâtre des années 1800 à 1830 :

le traumatisme causé par la période révolutionnaire transparaît à travers le grand nombre de contes où une jeune fille travailleuse et douée se voit dans l'obligation d'utiliser ses capacités pour gagner sa vie³⁸.

Ce discours continue à se faire entendre et à nourrir les fictions tout au long du siècle y compris sous la plume d'auteurs relativement

conservatrices. Dans *Eugénie ou le monde en miniature*, un roman signé en 1854 par l'auteure de traductions, de livres de vulgarisation, de romans et de manuels pour la jeunesse, Sophie Ulliac-Trémadeure, une mère rappelle à sa fille :

tu as déjà assez vu et assez lu, ma chère enfant, pour savoir que les talents et l'instruction sont des choses de grande valeur qu'on ne peut pas perdre comme on perd son château, sa fortune³⁹.

- 9 Dans *Cousine Marie*, Julie Gouraud, directrice du *Journal des jeunes personnes* et romancière qui a notamment publié vingt-deux titres dans la « Bibliothèque rose illustrée » entre 1864 et 1888⁴⁰, fait de sa jeune héroïne l'élève d'« une femme que des revers de fortune avaient amené à prendre la direction d'un pensionnat⁴¹ ». Elle la dote d'une éducation faite d'« études sérieuses [auxquelles] s'ajoutait celle des langues, de la musique et du dessin⁴² » qui lui permettent de gagner de l'argent quand son père, un officier blessé pendant la conquête de l'Algérie, est placé en retraite. Dans une mise en abyme, Julie Gouraud fait de l'héroïne de ce roman paru en 1878 chez Hachette et réédité l'année suivante, une romancière enrichie par la publication d'« un petit livre rose⁴³ ». À l'instar de celles de la lecture féminine étudiée dans le premier numéro des *Cahiers Fablijes*, les représentations de l'éducation des filles et de ses objectifs (le foyer, une activité rémunératrice) constituent ainsi « un lieu de friction⁴⁴ », de « tension⁴⁵ » du XIX^e siècle.
- 10 C'est dans cette perspective que ce dossier composé de six articles interroge l'éducation des filles selon et par la littérature pour la jeunesse : quelles conceptions et quels imaginaires de l'éducation féminine celle-ci dessine-t-elle ? Quels savoirs et quels destins assigne-t-elle aux filles ? Dans quelle mesure rencontre-t-elle des discours, notamment politiques, contemporains ? Quels dispositifs énonciatifs, théâtraux et narratifs construit-elle ?
- 11 Béatrice Ferrier et Barbara Cooper ouvrent la réflexion en étudiant des pièces de théâtre parues dans la presse, dont les jeunes personnages évoluent dans des situations du quotidien : une vingtaine de petits drames publiés dans *L'Ami des enfants* et *L'Ami de l'adolescence* entre 1782 et 1785 puis réédités tout au long du XIX^e siècle, pour la première ; une charade en action et des proverbes

d'Adélaïde-Esther-Charlotte Dabillon de Savignac, Henri Burat de Gurgy et Narcisse Fournier édités dans le *Journal des demoiselles* dans les années 1830, pour la seconde. Toutes deux analysent la dimension métalittéraire et métathéâtrale de ces pièces destinées à être lues et jouées en famille ou en société. En s'adressant à leurs lectrices ou, mieux, en faisant de celles-ci des actrices amenées à répéter et à interpréter un personnage, les différents auteurs se font pédagogues pour montrer et pour faire jouer aux filles le rôle qu'elles devront incarner sur le théâtre que constitue la société de leur temps. Ce rôle peut cependant ménager des surprises. Le théâtre de Berquin compense l'infériorité numérique de ses personnages féminins en réservant à ceux-ci des rôles valorisants et structurants qui débordent les stéréotypes de la figure maternelle et de la fille soumise à son père. Les pièces parues dans le *Journal des demoiselles* ne se contentent pas d'inculquer aux filles que leur rôle familial et social est genré. Après Catherine Woillez et son roman *Emma ou le Robinson des demoiselles* qui date de 1835, Adélaïde-Esther-Charlotte Dabillon de Savignac fait affronter à un personnage féminin la solitude d'une île déserte, situation inspirée par celle du héros masculin de Daniel Defoe et censée, selon Jean-Jacques Rousseau, fournir « l'amusement et l'instruction d'Émile ⁴⁶ », son élève fictif.

- 12 En s'appuyant sur une série de livres de lecture courante dont la parution s'échelonne des années 1850 à la fin du siècle, Christine Prévost montre que les modèles féminins proposés aux élèves de l'école primaire s'inscrivent entre une soumission à l'ordre social et une certaine émancipation apportée par une activité professionnelle synonyme d'indépendance économique. Elle fait ainsi écho à Mona Ozouf pour qui les manuels d'éducation civique destinés aux jeunes filles à la fin du XIX^e siècle envisagent « souvent avec réalisme la nécessité du travail pour celles qui étaient pauvres, qui devenaient soutiens de familles ou qu'attendait le célibat ⁴⁷ » et enseignent que « le travail à l'extérieur pouvait n'être pas conflictuel avec l'ordre domestique ⁴⁸ ».
- 13 Anne-Claire Husser et Isabelle Guillaume explorent les représentations qui circulent à l'époque de l'adoption de la loi Camille Sée, la première en étudiant la place que les républicains Jules Ferry, Ferdinand Buisson et Henri Marion réservent aux questions de la mixité et de l'accès des femmes à des études prolongées, la seconde

en analysant les romans que Joséphine-Blanche Colomb a fait paraître chez Hachette et la série des *Vies de collègue* publiée par André Laurie chez Hetzel entre 1881 et 1904. Pour réfléchir à de possibles changements dans l'éducation des filles, les trois réformateurs républicains et les deux romanciers proposent un détour par les États-Unis présentés, à des degrés divers, comme le territoire de la modernité dans ce domaine et comme un exemple dont la France pourrait peut-être s'inspirer. Ce détour américain révèle l'ambivalence des discours républicains sur l'éducation féminine, leurs hésitations entre positivisme social et rationalisme hérité de Condorcet, entre dynamique universaliste et logique différencialiste, et la prudence d'André Laurie au moment de faire traverser l'Atlantique au type de la femme qui acquiert des diplômes pour travailler. De plus, dans les romans, il se déroule dans un territoire vide des controverses suscitées aux États-Unis par la mixité et le rôle social des femmes⁴⁹.

- 14 Claudia Nelson et Mary Nelson éclairent la pluralité des conceptions américaines en matière d'éducation des filles en lisant *Eight Cousins* publié à Boston en 1875 par Louisa May Alcott et *The Girls of Flaxby* signé en 1882 par l'Anglaise Christabel Rose Coleridge. Entre Jo March, l'héroïne de *Little Women* (1868-1869) à laquelle s'identifiera Simone de Beauvoir⁵⁰, et Nancy Harding, le personnage de *Little Men* (1873) et de *Jo's Boys* (1886) qui devient médecin⁵¹, Alcott a créé en 1875 avec Rose Campbell un personnage qui peut sembler peu « américain » à un lecteur français : l'éducation et l'horizon de l'adolescente sont cantonnés à un espace domestique ; Rose n'apprend pas le latin à la différence d'héroïnes de Joséphine-Blanche Colomb et d'André Laurie mises à l'école américaine. Claudia et Mary Nelson montrent précisément que, si les auteures d'*Eight Cousins* et *The Girls of Flaxby* font bien de leurs fictions des démonstrations pour inviter à réformer l'éducation de leurs jeunes compatriotes, leurs propositions ne calquent pas cette éducation sur celle des garçons. En prônant l'apprentissage par la pratique, en valorisant le développement d'une structure mentale capable d'intégrer des éléments d'information plus que l'accumulation de savoirs, en mettant l'accent sur l'importance de créer des communautés d'apprentissage bienveillantes, les deux romancières, de part et d'autre de l'Atlantique, accompagnent ou anticipent des théories sur

l'éducation et sur le classement de l'information, comme la « Social Learning Theory » du psychologue Albert Bandura ou comme le système de classification décimale avec lequel Melvil Dewey a révolutionné durablement la bibliothéconomie américaine en assignant une localisation relative aux documents. Par un apparent paradoxe, ces propositions novatrices s'inscrivent dans la logique d'une vision traditionnelle qui fait de la formation morale le domaine des femmes. *Eight Cousins* et *The Girls of Flaxby* montrent ainsi que la réussite de l'éducation de leurs héroïnes ne se mesure pas à l'aune de leurs connaissances. Elle s'évalue en fonction de leur capacité à trouver leur place au sein d'une communauté et à progresser en faisant progresser les autres.

- 15 Ce qui, dans l'éducation de Rose Campbell, devait cependant sembler peu traditionnel à un lecteur français, c'est la pratique de la natation. À la différence de *The Girls of Flaxby*, qui n'a jamais été traduit en France, *Eight Cousins* a été adapté dès 1885 par l'éditeur Hetzel et Jeanne Lespermont sous le titre *La Petite Rose, ses six tantes et ses sept cousins*⁵². Dans le texte original comme dans son adaptation française, Rose apprend à nager⁵³ comme l'héroïne de *Mon oncle d'Amérique* (1890) de Joséphine-Blanche Colomb et comme les petites Américaines de *Gypsy* (1887) et de *Miss Linotte* (1893) de Jeanne Lespermont qui, en plus, pratiquent l'équitation, le patinage, le canotage, les jeux de barres, le vélo et le tennis. Pour Jeanne Lespermont, signer du pseudonyme Jacques Lermont, qu'elle a elle-même choisi, des adaptations et des romans mettant en scène l'éducation de jeunes Américaines sportives, consacre la réussite de sa propre formation. Dans une lettre envoyée à Pierre-Jules Hetzel en 1876, l'apprentie romancière définissait ainsi une ambition féminine partagée, de chaque côté de l'Atlantique, par Louisa May Alcott, Joséphine-Blanche Colomb et bien d'autres : se former au métier d'écrivaine pour gagner des droits d'auteur, se « suffire à » elle-même grâce aux « progrès » de sa plume⁵⁴.

NOTES

1 Marie-Emmanuelle PLAGNOL-DIÉVAL, « Berquin, Arnaud », dans Isabelle Nières-Chevrel et Jean Perrot (dir.), *Dictionnaire du livre de jeunesse*,

Éditions du cercle de la librairie, 2013, p. 88. Sauf mention contraire, le lieu d'édition est Paris.

2 *Ibid.*

3 Isabelle NIÈRES-CHEVREL (dir.), *L'Invention du roman pour la jeunesse au XIX^e siècle*. *Revue de littérature comparée*, n° 304, 2002/4.

4 Francis MARCOIN, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, Champion, 2006, p. 57. Francis Marcoin rappelle que, selon le *Trésor de la langue française*, « berquinade » désigne une « œuvre fade et sentimentale à la manière de Berquin » (*ibid.*).

5 Anne BESSON-MOREL, « Presse enfantine française. Le dix-neuvième siècle », dans Isabelle Nières-Chevrel et Jean Perrot (dir.), *Dictionnaire du livre de jeunesse*, *op. cit.*, p. 766.

6 *Ibid.*

7 *Ibid.*, p. 767.

8 Les chiffres de ce succès varient selon les sources. D'après l'avant-propos de la réédition de 1880, « aucun livre de lecture adopté dans les écoles n'a eu autant de succès que *Simon de Nantua*. Le nombre de ses éditions est incalculable ; le tirage montait chaque année à soixante mille exemplaires » (Laurent de JUSSIEU, « *Avant-propos* », dans *Simon de Nantua ou le Marchand forain*, Louis Colas, 1880, n. p.). Dans *Le Triomphe du livre. Une histoire sociologique de la lecture dans la France du XIX^e siècle*, Martyn Lyons indique, quant à lui, le chiffre de douze mille exemplaires vendus pour deux éditions publiées entre 1841 et 1845 (Promodis, 1987, p. 91).

9 Ce chiffre est emprunté par Jacques et Mona Ozouf à l'article d'Aimé DUPUY, « *Les livres de lecture de G. Bruno* », *Revue d'histoire économique et sociale*, n° 2, 1953, p. 128-151. Pour l'interprétation du livre de lecture courante de G. Bruno, voir Jacques et Mona OZOUF, « *Le Tour de la France par deux enfants. Le petit livre rouge de la République* », dans Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*. t. I : *La République*, Gallimard, 1984, p. 291-320 ; Patrick CABANEL, *Le Tour de la nation par des enfants. Romans scolaires et espaces nationaux (XIX^e-XX^e siècles)*, Belin, « Histoire de l'éducation », 2007.

10 Patrick CABANEL, *Le Tour de la nation par des enfants*, *op. cit.*

11 Isabelle NIÈRES-CHEVREL, « *Avant-propos* », *L'Invention du roman pour la jeunesse au XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 413.

12 Francis MARCOIN, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 73. Michel Manson, quant à lui, présente *Le Robinson de*

douze ans. Histoire intéressante d'un jeune mousse français abandonné dans une île déserte comme « la première robinsonnade française » (Michel MANSON, « Mallès de Beaulieu, Jeanne-Sylvie », dans Isabelle NIÈRES-CHEVREL et Jean PERROT (dir.), *Dictionnaire du livre de jeunesse*, op. cit., p. 637. Pour l'intégralité de la notice, voir les pages 637-638 du dictionnaire).

13 Le roman de Jeanne-Sylvie MALLÈS DE BEAULIEU est édité par Blanchard entre 1818 et les années 1830, par Lehuby de 1833 aux années 1860, par Paul Ducrocq de 1862 jusqu'au début des années 1880, par Ardant en 1891 et en 1895 et, en parallèle, par Picard et Kaan en 1899.

14 Rebecca ROGERS, « Chap. VII. Batailles politiques autour de l'esprit des femmes », dans *Les Bourgeoises au pensionnat. L'éducation féminine au XIX^e siècle*, trad. Céline Grasser, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, p. 265, [en ligne sur OpenEdition : DOI [10.4000/books.pur.6078](https://doi.org/10.4000/books.pur.6078), § 10]. Sur les enseignements proposés aux jeunes filles, voir aussi Françoise MAYEUR, *L'Éducation des filles en France au XIX^e siècle*, Hachette, 1979 ; Bernard BODINIER, Martine GEST, Marie-François LEMONNIER-DELPY et Paul PASTEUR (dir.), *Genre et éducation. Former, se former, être formée au féminin*, Le Havre, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2009, [en ligne sur OpenEdition : DOI [10.4000/books.purh.1704](https://doi.org/10.4000/books.purh.1704)].

15 *Les Bourgeoises au pensionnat* de Rebecca Rogers est la traduction de l'ouvrage paru en 2005 sous le titre *From the Salon to the Schoolroom. Educating Bourgeois Girls in Nineteenth-Century France*.

16 Rebecca ROGERS, « Chap. II. Institutions, scolarisation et identités féminines », dans *Les Bourgeoises au pensionnat*, op. cit., p. 75, [en ligne sur OpenEdition : DOI [10.4000/books.pur.6069](https://doi.org/10.4000/books.pur.6069), § 17].

17 *Ibid.*, « Chap. VI. Les pensionnats : espace, culture et identités féminines », p. 232 [en ligne sur OpenEdition : DOI [10.4000/books.pur.6074](https://doi.org/10.4000/books.pur.6074), § 38].

18 Clarisse JURANVILLE et Pauline BERGER, *Le Troisième Livre de lecture à l'usage des jeunes filles. Sites et paysages. Productions du sol. Monographies diverses. Industries spéciales aux ménagères. Commerce. Morale. Civilité. Souvenirs historiques. Grands hommes et femmes célèbres*, Larousse, 1891, p. 317.

19 Rebecca ROGERS, « Chap. III. La place des femmes dans un nouvel ordre bourgeois (1830-1848) », dans *Les Bourgeoises au pensionnat*, op. cit., p. 139, [en ligne sur OpenEdition : DOI [10.4000/books.pur.6071](https://doi.org/10.4000/books.pur.6071), § 57].

20 *Ibid.*

- 21 Patrick CABANEL, *Le Tour de la nation par des enfants*, op. cit., p. 368. L'historien présente et analyse le livre de lecture courante de Clarisse Juranville et Pauline Berger dans les pages 366 à 372 de son ouvrage.
- 22 Clarisse JURANVILLE et Pauline BERGER, *Le Troisième Livre de lecture à l'usage des jeunes filles*, op. cit., p. 314.
- 23 *Ibid.*
- 24 Patrick CABANEL, *Le Tour de la nation par des enfants*, op. cit., p. 371.
- 25 Pierre KAHN, « Les sciences : trois modèles pour un enseignement nouveau », dans Daniel Denis, Pierre Kahn (dir.), *L'École républicaine et la question des savoirs. Enquête au cœur du Dictionnaire de pédagogie de Ferdinand Buisson*, CNRS éditions, 2003, « CNRS Histoire », p. 149, [en ligne sur OpenEdition : DOI [10.4000/books.editions-cnrs.3068](https://doi.org/10.4000/books.editions-cnrs.3068)].
- 26 *Le Jardin de M^{lle} Jeanne*, 1879 ; *Les Pourquoi de M^{lle} Suzanne*, 1881 ; *Les Parce que de M^{lle} Suzanne*, 1882 ; *Les Idées de M^{lle} Marianne*, 1884 ; *La Maison de M^{lle} Nicolle*, 1886.
- 27 Daniel RAICHVARG, « Récits de science », dans Jacqueline Feldman (dir.), *L'Idée de science au XIX^e siècle. Huit soirées de lecture à la bibliothèque des Amis de l'instruction du III^e arrondissement*, L'Harmattan, 2006, p. 127. Pour l'intégralité de l'article, voir les pages 119-141 du recueil. Sur les récits de science pour la jeunesse en France et en Angleterre, voir aussi Laurence TALAIRACH-VIELMAS (dir.), *Science in the Nursery. The Popularisation of Science in Britain and France, 1761-1901*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2011 ; Claire BAREL-MOISAN, « Des vulgarisatrices en bas-bleus. La science dans le roman pour la jeunesse », dans Andrea Del Lungo et Brigitte Louichon (dir.), *La Littérature en bas-bleus. T. II. Romancières en France de 1848 à 1870*, Classiques Garnier, 2013, p. 213-231 ; Bénédicte MONICAT, « Pédagogues et vulgarisatrices : transmission et construction des savoirs dans les écrits de femmes au XIX^e siècle », dans Adeline Gargam (dir.), *Femmes de sciences de l'Antiquité au XIX^e siècle. Réalités et représentations*, Dijon, EUD, 2014, « Histoire et philosophie des sciences », p. 211-220 ; Catherine BOROT ALCANTARA, « La vulgarisation des sciences à destination des fillettes au XIX^e siècle : une fiction spécifique », *Cahiers Robinson*, n° 51 : *Ces petites filles qui lisent*, Justine Breton (dir.), 2022, p. 153-166.
- 28 Daniel Raichvarg a ajouté ce cinquième groupe absent de l'article de 2006 dans une notice de 2013 tout en précisant que les auteurs qui le composent sont « relativement en marge de la communauté scientifique de leur temps » (D. RAICHVARG, « Documentaire scientifique et technique », dans

Isabelle Nières-Chevrel et Jean Perrot (dir.), *Dictionnaire du livre de jeunesse*, op. cit., p. 296. Pour l'intégralité de la notice, voir les pages 294-298 du dictionnaire).

29 *Ibid.*, p. 296.

30 *Ibid.*

31 Émile DESBEAUX, *La Maison de M^{lle} Nicolle*, P. Ducrocq, 1886, p. 43.

32 Émile DESBEAUX, *Le Jardin de M^{lle} Jeanne. Botanique du vieux jardinier*, P. Ducrocq, 1880, p. 19.

33 *Ibid.*, p. 105.

34 *Ibid.*, p. 44.

35 Marion MAS rappelle : « La figure de la mère éducatrice se diffuse largement au début du XIX^e siècle et s'amplifie sous le Second Empire, où "l'éducation maternelle" devient objet de traités entiers. » (Marion MAS, « Introduction », *Cahiers Fablijes* n° 1, 2023, n. 22, [en ligne], DOI [10.35562/fablijes.124](https://doi.org/10.35562/fablijes.124)).

36 Rebecca ROGERS, « Chap. I. La féminité en question : voix et débats », dans *Les Bourgeoises au pensionnat*, op. cit., p. 39, [en ligne sur OpenEdition : DOI [10.4000/books.pur.6068](https://doi.org/10.4000/books.pur.6068), § 11].

37 Rebecca ROGERS précise : « entre 1855 et 1880 les femmes sont beaucoup plus nombreuses que les hommes à passer et obtenir des examens de l'enseignement : sur un total de 33 616 brevets de capacité, 24 171 (72 %) sont décernés à des femmes ; au cours de la seule année 1881, 3 807 femmes obtiennent ce brevet. Ces diplômés ouvrent la porte de l'enseignement primaire mais également du secondaire, étant donné la disparition des diplômés du niveau secondaire en 1853 » (*ibid.*, chap. VI cité, p. 238, [DOI [10.4000/books.pur.6074](https://doi.org/10.4000/books.pur.6074), § 48]).

38 *Ibid.*, chap. I cité, p. 59 [DOI [10.4000/books.pur.6068](https://doi.org/10.4000/books.pur.6068), § 11].

39 Sophie ULLIAC-TRÉMADEURE, *Eugénie ou le Monde en miniature*, Didier, 1854, p. 55.

40 Michel MANSON, « Gouraud, Julie », dans Isabelle Nières-Chevrel et Jean Perrot (dir.), *Dictionnaire du livre de jeunesse*, op. cit., p. 422-424.

41 Julie GOURAUD, *Cousine Marie*, Hachette, 1879, p. 5.

42 *Ibid.*, p. 20.

43 *Ibid.*, p. 72.

44 Marion MAS, « Introduction », art. cité, § 1.

45 *Ibid.*, § 4. Le dossier fait ainsi écho, à sa manière, aux lectures qui ont montré la dimension paradoxale de romans pour la jeunesse racontant des destinées féminines. Sur les paradoxes de la librairie catholique, voir Bénédicte MONICAT, « Chap. 3. Zénaïde Fleuriot, ou une œuvre exemplaire », dans *Devoirs d'écriture. Modèles d'histoires pour filles et littérature féminine au XIX^e siècle*, Lyon, PUL, 2006, [en ligne sur OpenEdition : DOI [10.4000/books.pul.6920](https://doi.org/10.4000/books.pul.6920)] ; Gilles BÉHOTÉGUY, « Zénaïde Fleuriot : les paradoxes du devoir », dans Andrea Del Lungo et Brigitte Louichon (dir.), *La littérature en bas-bleus*, t. II, op. cit., p. 167-184 ; Isabelle GUILLAUME, « Regards croisés d'André Laurie, Zénaïde Fleuriot et George Alfred Henty sur la Commune de Paris », *Le Rocamboles : bulletin de l'association des Amis du roman populaire*, n^{os} 95/96 : *La Commune en romans*, Daniel Compère (dir.), 2021, p. 153-172 ; Charles PLET, « Roman pour la jeune fille, roman de la jeune fille : le roman catholique face à ses paradoxes », *Romantisme*, n^o 201, 2023/3, p. 24-37 [en ligne sur Cairn : DOI [10.3917/rom.201.0024](https://doi.org/10.3917/rom.201.0024)].

46 Jean-Jacques ROUSSEAU, *Émile ou de l'éducation* [1762], éd. Charles Wirz et Pierre Burgelin, Gallimard, 1969, « Folio essais », p. 291.

47 Mona OZOUF, *Les Mots des femmes* [1995], dans *Récits d'une patrie littéraire. La France, les femmes, la démocratie*, Fayard, 2006, « Les indispensables de l'histoire », p. 305.

48 *Ibid.*

49 Sur ces controverses enregistrées par certains observateurs français, voir Malie MONTAGUTELLI, *L'Éducation des filles aux États-Unis de la période coloniale à nos jours*, Ophrys-Ploton, 2003.

50 « Je m'identifiai passionnément à Joe, l'intellectuelle. Brusque, anguleuse, Joe se perchait, pour lire au faîte des arbres, elle était bien plus garçonnière et plus hardie que moi ; mais je partageai son horreur de la couture et du ménage, son amour des livres. Elle écrivait : pour l'imiter je renouai avec mon passé et composai deux ou trois nouvelles [...], Joe l'emportait sur ses sœurs, plus vertueuses ou plus jolies, par son ardeur à connaître, par la vigueur de ses pensées ; sa supériorité, aussi éclatante que celle de certains adultes, lui garantissait un destin insolite : elle était marquée. Je me crus autorisée, moi aussi, à considérer mon goût pour les livres, mes succès scolaires, comme le gage d'une valeur que confirmerait mon avenir » (Simone de BEAUVOIR, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Gallimard, 1958,

« Folio », p. 123). Les jeunes Françaises du début du ^{xx}^e siècle pouvaient lire l'adaptation éditée en 1880 par Hetzel. Celui-ci l'a intitulée *Les Quatre Filles du docteur Marsch*, signée de son pseudonyme P.-J. STAHL et écrite à partir d'une « traduction littérale » de la première partie du roman fournie par Jeanne Lespermont au printemps 1876 (Pierre-Jules HETZEL, lettre à Jeanne Lespermont du 10 septembre 1880, Archives Hetzel, NAF 16971, dossier « Jane Lespermont », f. 263-264). Sur la genèse de l'adaptation, on peut consulter le dossier « Jane Lespermont » dans les archives Hetzel (f. 40-42, 251-252, 263-264) et, sur l'adaptation éditée par Hetzel : Claire LE BRUN, « De *Little Women* de Louisa May Alcott aux *Quatre filles du docteur March*. Les traductions françaises d'un roman de formation au féminin », *Meta. Journal des traducteurs*, vol. 48, n^{os} 1-2, mai 2003, p. 47-67, [en ligne sur Érudit : DOI [10.7202/006957ar](https://doi.org/10.7202/006957ar)] ; Isabelle GUILLAUME, *Regards croisés de la France, de l'Angleterre et des États-Unis dans les romans pour la jeunesse (1860-1914). De la construction identitaire à la représentation d'une communauté internationale*, Honoré Champion, 2009, p. 116-118, 131, 214-220, 228-231 ; Isabelle NIÈRES-CHEVREL, « Alcott, Louisa May », dans I. Nières-Chevrel et Jean Perrot (dir.), *Dictionnaire du livre de jeunesse, op. cit.*, p. 22-23.

51 Pour Ruth K. MacDonald, Nancy « is a product of the educational system in *Little Women* » (Ruth K. MACDONALD, *Louisa May Alcott*, Boston, Twayne Publishers, 1983, p. 38).

52 L'adaptation d'*Eight Cousins* signée Stahl et Lermont a été éditée par Hetzel en 1885 et rééditée en 1887. Le nom de Lermont disparaît de l'adaptation, illustrée par Pierre Probst, éditée par Hachette sous le titre *Rose et ses sept cousins* en 1950 dans la « Bibliothèque verte » puis, en 1952, dans sa collection « Idéal-Bibliothèque ». D'autres adaptations sont éditées d'abord en 1955 par Mame sous le même titre puis, en 1965, par G. P. sous le titre inédit *Rose et le clan des Campbell*.

53 Louisa May ALCOTT, *Eight Cousins; or, The Aunt Hill*, Boston, Little, Brown and Company, 1914, p. 94 ; Louisa MAY ALCOTT, adaptation par STAHL et LERMONT, *La Petite Rose, ses six tantes et ses sept cousins*, Hetzel, 1885, p. 101.

54 « Je suis heureuse de voir que vous avez trouvé un certain progrès, cela me fait espérer que je pourrai peut-être arriver à quelque chose et quoique je ne sois pas absolument forcée de travailler maintenant il peut se faire qu'un jour je n'aie pas d'autre ressource, je voudrais donc être capable de me suffire à moi-même » (J. LESPERMONT, lettre à P.-J. Hetzel du 18 juillet 1876, Archives Hetzel, NAF 16971, dossier « Jane Lespermont », f. 40-42).

AUTHOR

Isabelle Guillaume

Université de Pau et des Pays de l'Adour – ALTER (UR 7504)

IDREF : <https://www.idref.fr/051636468>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000061570200>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/13550418>